

et les mots. Un livre original sur un sujet qui ne l'est pas moins et qui renouvelle l'approche des inscriptions dans leurs contextes antiques, dans des cadres urbains qui nous ont conservé les lieux d'origine, et permettent de suppléer par l'esprit aux lacunes imposées ailleurs par la dispersion des monuments ou leur concentration dans des remparts.

Marie-Thérèse CHARLIER-RAEPSAET

Rada VARGA, *Carving a Professional Identity. The Occupational Epigraphy of the Latin West*. Oxford, Archaeopress, 2020. 1 vol. broché, 15,5 x 23,5 cm, 119 p., tableaux. (ARCHAOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 73). Prix : 25 £. ISBN 978-1-78969-464-2.

Dans le compte rendu d'un ouvrage édité par G. Cupcea et R. Varga (AC 89 [2020], p. 227), nous avons fait état du projet du second éditeur d'établir une base de données consacrée aux professions romaines attestées dans l'épigraphie latine d'Occident. Le volume recensé ici représente la version imprimée de ce catalogue accompagné d'une courte mais intéressante synthèse des résultats. Toutefois il faut circonscrire clairement le sujet : l'auteur a exclu Rome et l'Italie de sa recherche. Pour un tel domaine, cela signifie une forte limitation des informations, en particulier pour les métiers féminins, et une vue réductrice des échanges et des réseaux. Après une très brève introduction, l'auteur présente l'historiographie de la question, sur les thèmes de la place des métiers dans l'économie romaine et de l'existence d'une « middle class », exposé qui ne peut faire l'impasse sur le versant italien. On regrettera une bibliographie qui ignore particulièrement les travaux de langue française. L'absence des noms de Tran, Monteix ou Courier, pour ne citer que ceux-là, pose problème. Vient ensuite une analyse quantitative des données, avec des histogrammes, précédée d'une description de la méthode d'encodage d'après un système existant HISCO qui classe les professions par affinités de travail. Le groupe des « service workers » est assez peu représenté selon le tableau de la p. 14, mais cela s'explique par le fait que la documentation romaine très riche n'a pas été prise en compte. Le tableau des professions médicales présente un nombre très réduit d'oculistes, sans doute parce que les noms de praticiens sur les cachets à collyre n'ont pas été notés. Quant au tableau qui répartit les personnes en catégories sociales (p. 23), il ne présente pas de rubrique d'*incerti*, entre libres et affranchis, alors qu'on sait la difficulté à distinguer les uns des autres dans l'épigraphie courante. Enfin les métiers féminins sont sous-représentés, qui ne comptent que 28 numéros face aux 665 numéros masculins (p. 24). Un bref regard dans mes archives me donne un nombre largement supérieur, et 50 métiers différents, l'explication résidant dans l'exclusion italienne. Certains points de la synthèse montrent une analyse pointue qui permet des conclusions intéressantes sur le plan social ou économique. Ainsi les commentaires de l'*ursarius* de Langres ou le « réseau » reconstitué autour d'Aurelius Aquila. On aurait toutefois aimé une place plus grande accordée aux *collegia* professionnels. Il faut noter aussi des problèmes, de catalogage notamment, qui demanderaient une solide révision avant de pouvoir réellement approfondir les commentaires. Ainsi le glossaire présente des confusions ou des erreurs : *subaedianus* ne désigne pas un « home servant », ce n'est pas un métier mais une localisation de collègue ; un *picator* n'est pas un « painter » mais un producteur de poix ; un *pilarius*

n'est pas un magicien mais un jongleur ; un *salinator* n'est pas un « salt seller » mais un saunier ; c'est le *salarius* qui vend le sel ; les différences entre *nauta* et *navicularius* sont imprécises, etc. Il y a des lacunes : par exemple *mango* (*CIL* XIII 8348 ; *ILS* 4851), de même que *pellio* (*CIL* XII 4500) ou *gypsarius* (*CIL* XII 4479). Si on passe au catalogue, tel qu'il est publié, il n'est pas vraiment satisfaisant. La conception du tableau, qui se contente de la province sans lieu précis et qui ne tient pas compte des métiers exercés hors de sa cité, doit être revue. Ensuite le dépouillement des occurrences est incomplet. Pour la *Belgica*, on ne compterait que 32 attestations de métier dans la province. Même en ne tenant pas compte des inscriptions de Zélande que l'auteur place toujours erronément en Germanie inférieure (ce qui a un impact sur la perception des provinces), ni des fonctions qui pourraient être publiques, ni des cachets d'oculiste, on arrive à près de 50 occurrences. Dans l'ensemble, on constate des coquilles (*siccarius* pour *saccarius* *CIL* XIII 3700), des métiers mal notés (dans un latin approximatif : *faber tignariorum* ou *faber navalium* *CIL* XII 728, 730), ou mal compris (*CIL* XII 3336 concerne des mines de fer : *ferrariarum* ; *CIL* XII 4494 ; *AE* 1913, 137) mais aussi des incohérences puisque des prêtrises (sans doute non repérées) sont intégrées au corpus (par ex. *AE* 1946, 153 en Narbonnaise) ou des professions militaires (navarque *classis Germanica* [sic] *CIL* XII 2412). Pourquoi retenir parfois un *dispensator* ou un *tabularius* et ailleurs le refuser (même s'il ne s'agit pas d'un affranchi impérial) ? Les noms des détenteurs de métier ne sont pas toujours correctement notés. Presque toutes les inscriptions sont datées I-III AD, même lorsqu'une précision est possible. Le projet est intéressant, il demande cependant plus de rigueur.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

José Luis MELENA JIMÉNEZ with the collaboration of Richard J. FIRTH, *The Pylos tablets. Third edition in Transliteration*. Vitoria-Gasteiz, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco – Euskal Herriko Unibertsitateko Argitalpen Zerbitzua, 2021. 1 vol. broché, 20 x 27 cm, LXXVI-386 p., ill. (ANEJOS DE VELEIA. SERIES MAIOR 14). Prix : 28 €. ISBN 978-84-1319-319-9.

José L. Melena et Richard J. Firth sont infatigables. Après leur admirable édition translittérée des tablettes en linéaire B de Cnossos parue en 2019 (voir *L'Antiquité Classique* 89 [2020], p. 235-236), ils nous offrent déjà en 2021 son correspondant pour Pylos (Messénie) – ci-dessous, *PT III*. Il s'agit du corpus le plus étendu d'inscriptions mycénienes après celui de Cnossos – quelque 900 textes datés des environs de 1190 av. J.-C. J. L. Melena était spécialement bien placé pour cette nouvelle édition : depuis plus de trente ans, il travaille activement sur les originaux des tablettes pyliennes et y a réalisé à lui seul plus de 600 raccords de fragments. Richard Firth livre le lieu précis de trouvaille de chaque document, fournissant ainsi des données importantes pour éclairer leur contexte. Un autre élément crucial est l'identification des mains de scribes. C'est E.L. Bennett, Jr. qui y a procédé pour la première fois en 1956, quatre ans seulement après le déchiffrement, faisant sensation lors du premier Colloque international d'Études mycénienes à Gif-sur-Yvette. Les mains de scribes n'ont pas arrêté d'être scrutées depuis et *PT III* en livre le dernier état. Une autre aide-externe à l'interprétation est fournie par les empreintes papillaires sur argile identifiées grâce au travail